

# *PREMIERE PARTIE*

## **SAINT BOISELON**

### **I**

Ce jour là, Georges est mort. Sur sa chaise. Il enlevait ses chaussures. Le plafond s'est effondré. Phil passait sur le chemin. Il rentrait des champs. Il avait entendu Germaine hurler. Il n'en croyait pas ses yeux : la Renardière, cette ferme où il avait si souvent joué lorsqu'il était enfant lui paraissait une vieille bâtisse propre à traverser les siècles.

Germaine hurlait : elle était seule désormais, son homme était mort et son fils avait disparu depuis trois ans déjà. Parti un jour sans donner de nouvelles.

Tout le village voisin défila. Une poutre vermoulue avait cédé sous le poids du matériel entassé dans le grenier dé-cennie après dé-cennie.

La vieille femme ne voulait pas quitter sa maison. Léonie, sa sœur, avait réussi à l'emmener juste après l'enterrement. Germaine délirait, elle disait que la maison avait été attaquée par des ennemis. En réalité, toutes les poutres étaient vermoulues, la maison aurait eu besoin de gros travaux depuis longtemps ; Georges était avare et sûr de la solidité de la demeure ancestrale. Phil se souvenait des plaintes de Michel à ce sujet, surtout la dernière année avant son départ. Ce fils resta introuvable. Il ignora le décès du père. La Renardière se dégradait jour après jour. Ger-

maine restait chez Léonie, assise, les mains à plat sur ses genoux et répétait qu'on avait attaqué la maison et enlevé son fils.

Léonie ne l'écoutait plus, que pouvait-elle faire ? Elle gardait tant bien que mal cette sœur chez elle. Elle avait calmé Jacques, son mari, en faisant vendre à Germaine les bêtes, le matériel agricole et quelques meubles et en gardant l'argent « pour payer la pension ». Jacques et son fils exploitaient aussi quelques terres faciles d'accès qui, de toute façon, seraient restées en friches.

On avait pris l'habitude de tout cela. Phil passait parfois pour voir Germaine, de moins en moins souvent, le délire de la vieille femme l'exaspérait.

## II

Elle est descendue du car. Inconnue. Une petite femme aux cheveux raides vêtue d'un manteau gris. Elle a, un instant, posé sa valise à ses pieds puis elle est entrée à la mairie.

Elle venait tenir le bureau de poste de Saint Boiselon. On a appelé le maire : effectivement, Augustin, le postier, allait prendre sa retraite. Il était né au village, il avait été facteur puis il était devenu receveur. Ce que le maire n'ajoutait pas c'est que personne n'avait envisagé qu'il soit remplacé par une jeune femme inconnue au pays. Elle venait de la région parisienne. Le maire lui précisa qu'elle aurait, chaque jour, à tenir à sa disposition le courrier municipal. Elle répondit qu'elle verrait cela avec son prédécesseur. Elle s'appelait Luce André. Elle apprit tout de suite qu'il n'y avait pas de logement de fonction à la poste ; le bureau endommagé pendant la guerre avait été reconstruit à la va vite et depuis sept ans que la guerre était finie, il n'y avait pas eu de problème, Augustin ne pensait pas à vivre ailleurs que dans la maison où il était né. Luce pensait être astreinte à résidence, le maire pensait qu'elle serait plus heureuse à Lanon, la ville voisine ; il y avait un bus matin et soir. Elle prit congé, erra un moment dans le village puis elle reprit le car du soir. Elle demanda que l'on prévienne

Augustin de sa visite quinze jours plus tard. Ce jour là, la poste était fermée, le postier était allé à un enterrement.

Augustin n'en revenait pas : remplacé par une fille ! Qu'est-ce qui leur prenait à la poste ? Elle était si laide pour ne pas avoir de mari ? Le maire suggéra au postier de ne pas prendre sa retraite tout de suite : il n'était pas si vieux, le travail était tranquille et s'il restait encore un peu, l'administration nommerait quelqu'un d'autre, un enfant du pays, pas une parisienne. Il était bien sûr qu'elle ne redemanderait pas ce poste, elle avait bien compris que ce n'était pas un endroit pour elle. Finalement c'était mieux pour tout le monde. Augustin avait le sens du devoir et du service public, il accepta de rester un an encore, le maire intervint auprès de l'administration, la dérogation fut accordée. L'histoire était close. On en riait encore au café de cette parisienne vite renvoyée dans ses foyers.

### III

On l'avait préparée cette fête pour le départ d'Augustin juste un mois avant qu'il s'arrête. On pensait connaître son successeur, un jeune homme de Lanon qui avait demandé le poste et qui attendait confirmation. On l'avait invité. Le vieux postier avait envoyé et reçu tant de mandats, vu passer tant de télégrammes, composé tant de numéro de téléphone qu'il faisait partie de l'histoire de toutes les familles.

Augustin, ce jour là, était convoqué à la mairie « pour boucler certains dossiers » mais dans la grande salle tout était prêt : le mousseux, le pain, la charcuterie, des gâteaux confectionnés au village et même un cadeau, bien en évidence dans son papier de couleur.

Tout avait été prévu, on arriverait discrètement par petits groupes, on attendrait dans la mairie tandis que le maire accueillerait Augustin sur le seuil et quand les deux hommes entreraient, on applaudirait à tout rompre, le maire et l'instituteur feraient des discours, Augustin ouvrirait son paquet et on boirait un coup tous ensemble.

Tout se déroula comme prévu : à l'heure dite, Augustin ferma le bureau de poste, traversa la place. Jeannot malgré le froid faisait les cent pas devant la mairie en lissant son crâne chauve comme au conseil municipal, quand on discutait un peu trop longtemps. Il accueillit le héros qui, en-

trant dans la grande salle, eut l'air surpris mais pas trop.

Jeannot salua son sens du devoir, sa place essentielle dans la vie locale. L'instituteur dit son émotion de voir partir l'autre acteur de la fonction publique. Tout deux lui souhaitèrent une longue et belle retraite et un successeur digne de lui ; le jeune homme invité sourit d'un air timide et on l'applaudit. Augustin découvrit son cadeau : du matériel de chasse, remercia au bord des larmes en affirmant qu'il avait été heureux de servir toute sa vie la population de Saint Boiselon. On coupait le saucisson, on remplissait les verres.

Elle est entrée. Luce, un an après, dans son manteau gris. Augustin qui ne l'avait jamais vue la reconnut tout de suite. Il y eut un silence puis des conversations par petit groupe. On affirma à la jeune femme qu'il n'y avait toujours pas d'appartements libres à Saint Boiselon, Phil, pour le plaisir de faire un bon mot, lança qu'à moins de s'exiler dans le hameau des Viguier ou à la Renardière, il n'y avait pas de salut. Luce parut soudain intéressée mais Phil affirma aussitôt qu'il plaisantait, que tout cela se trouvait très loin du village, qu'on y accédait par un chemin de terre et que toutes les maisons étaient en ruines, la Renardière n'avait plus de toit... Et Phil, pour la millième fois, racontait la mort de Georges. Luce reprit le bus du soir après avoir fixé un rendez-vous pour le lendemain avec Augustin.

Il n'en finissait plus de prendre son petit déjeuner, Augustin. Il avait un peu trop bu la veille et il aurait voulu oublier tout de suite le bureau de poste qu'il avait ouvert chaque matin à neuf heures pile depuis tant d'années.

L'idée d'y installer cette Luce le révoltait, personne ne la connaissait, comment avoir confiance ? Elle allait revenir dans un mois en propriétaire et il faudrait lui remettre toutes les clefs. Avec le jeune de Lanon, ça aurait déjà été dur.

Il y est allé, traînant la patte, rebroussant chemin pour prendre une veste. Il l'a vue de loin. Déjà là dans son manteau gris, avec un petit cartable de cuir noir et ses cheveux raides, châains. Quel âge ? Difficile à dire, entre vingt et vingt cinq ans, l'âge d'être mariée. Ce n'est pas à Saint Boïselon qu'elle trouverait un galant, les jeunes partaient les uns après les autres travailler à Lanon ou plus loin. L'instituteur était fiancé, il avait déjà demandé à Jeannot de le marier, et même le curé était d'accord bien que Gilbert n'entre jamais à l'église, même pas pour les mariages et les enterrements, il restait dehors à attendre. Enfin, il y aurait peut-être à Lanon un brave garçon pour épouser cette fille et lui expliquer comment doit se conduire une honnête femme. Si, lui, Augustin avait vu sa Monique debout dehors devant la poste, dès le matin pour voler le travail d'un homme, il l'aurait prise à paires de claques.

Ah ! Si seulement son fils avait voulu passer le concours ! S'il avait pu lui remettre les clefs à lui ! A quatorze ans, il avait décidé que l'école ce n'était pas pour lui et il avait voulu aller travailler avec son oncle dans la ferme des parents de Monique. Le beau-frère était resté célibataire, il avait été ravi d'avoir de l'aide dans la famille et peu à peu c'est Claude qui avait pris la responsabilité du travail. Il s'était marié et il vivait là bas avec sa femme. La seule chose qui lui pesait c'est que c'était toujours le grand-père

qui commandait même s'il ne faisait plus rien. Et sa fille à lui Augustin, elle s'était mariée jeune avec le plus beau parti de Saint Boiselon. Maurice, on l'appelait « le marquis » parce qu'il avait un grand domaine et deux domestiques. Elle avait tout, Martine, deux beaux enfants, une belle maison, une bonne et à côté de cette Luce, quelle était belle !

Il fallut tout de même la saluer, la faire entrer. Elle ne le laissa pas souffler : le travail d'un bureau de poste, elle connaissait, ses questions se succédaient à un rythme rapide. Elle voulait tout savoir... Le maire s'est déplacé en personne, c'était très rare, pour chercher son courrier. Il demanda dans un sourire si mademoiselle André était contente de son bureau de poste. Elle répondit qu'elle reverrait certaines choses mais que dans l'ensemble elle était satisfaite. Augustin haussa imperceptiblement les épaules. A midi il ferma la poste pour aller déjeuner chez lui. Il ne faisait pas froid. Luce mangea un sandwich assise bien droite sur un banc de la place, une serviette étalée sur ses genoux. Elle avait aussi une pomme et du thé dans un thermos. Gilbert sortit de l'école, il allait tous les jours prendre son café au bar sur la place. Il la salua et lui demanda si elle avait trouvé un logement à Lanon. Elle n'avait pas encore cherché mais elle comptait bien le faire le lendemain. Elle serait là le premier jour du mois à venir. Elle lui demanda où se trouvait cette Renardière dont Phil parlait la veille. Il ne savait pas trop, il n'était pas du village. Il savait seulement que c'était une très vieille ferme près du hameau du Viguiet. Des générations s'y étaient succédé jusqu'au

départ inopiné du dernier héritier, Michel. Il n'en savait pas plus, il indiqua du doigt la maison de Léonie en haut du village. Là vivait encore Germaine mais on la disait gâteuse depuis une vingtaine d'années. Elle ne sortait jamais.